

## Historique du 269<sup>ème</sup> régiment d'infanterie

### Mobilisation

Le 269<sup>ème</sup> est mobilisé à Domgermain, près de Toul.

Il est formé pour la plus grande partie de réservistes de Nancy et de Paris qui ont été instruits et entraînés au 69<sup>ème</sup> dont ils ont conservé les traditions de force, d'endurance et de discipline.

Quelques jours suffisent pour mettre sur pied le régiment. Le lieutenant-colonel GRANGE en prend le commandement; il est ainsi composé :

#### ÉTAT-MAJOR

GRANGE, lieutenant-colonel, commandant le régiment.

ROUSSEAU, capitaine, adjoint au chef de corps.

WALTHER, médecin-major.

SOUTERELLE, lieutenant, porte-drapeau.

SCHAEFFER, lieutenant, chargé des détails.

PATOU, lieutenant, officier d'approvisionnements.

#### 5<sup>ème</sup> BATAILLON

REGNIER-VIGOUROUX, chef de bataillon.

CANE., médecin aide-major.

COLLARD-DUTILLEUL, sous-lieutenant, 1<sup>ère</sup> section de mitrailleuses.

#### 6<sup>ème</sup> BATAILLON

WURSTER, chef de bataillon.

PARISOT, médecin aide-major.

GATEAUX, lieutenant, 2<sup>ème</sup> section de mitrailleuses.

Le 6 août, le 269<sup>ème</sup> est rassemblé sur le plateau de Domgermain pour l'heure solennelle de la présentation du drapeau.

En quelques mots vibrants de patriotisme, le lieutenant-colonel Grange, rappelle l'humiliation de 1870, les souffrances de la Lorraine et de l'Alsace, la patience de la France si souvent mise à de rudes épreuves, et enfin l'objectif, toujours le même de Bismarck à Guillaume II : le démembrement et la ruine de la France.

Dès ce jour, le régiment est prêt.

D'abord en Lorraine, puis successivement en Artois, Verdun, en Lorraine de nouveau, dans la Somme, dans, l'Aisne, au Chemin-des-Dames, en Haute-Alsace, partout répond à ce que l'on était en droit d'attendre de lui.

### En Lorraine (2 août-29 septembre 1914)

#### La Couverture.

Le 269<sup>ème</sup> quitte Domgermain le 7 août se dirigeant vers la région Nancy-Nomeny.

Par Velaine-en-Haye, Malzéville et Millery, il se rapproche de la Seille et de la 1<sup>ème</sup> D. I.

Avec le 226<sup>ème</sup> R. I. et le 42<sup>ème</sup> B. C. P., il forme la 139<sup>ème</sup> brigade (70<sup>ème</sup> D. I., général Fayolle).

Le 1<sup>er</sup> août il est à Morey et à Villers-Prudhomme, en arrière du 37<sup>ème</sup> R. I. (gauche de

la 22<sup>ème</sup> B. I.) qui tient les hauteurs de Serrières et des 226<sup>ème</sup> R. I. et 42<sup>ème</sup> B. C. P. qui tiennent les côtes de Landremont, Bezaumont et Sainte-Geneviève.

Organiser les positions de Morey, Villers-Prudhomme et Millery ; garder les abords immédiats de Bratte (5<sup>ème</sup> bataillon) où vient s'installer le Q. G. du 9<sup>ème</sup> C. A.; organiser le front 417, col de Sivry (6<sup>ème</sup> bataillon encadré par les 42<sup>ème</sup> et 44<sup>ème</sup> B. C. P.); constituer un soutien d'artillerie à Moivrons (3 compagnies du 6<sup>ème</sup> bataillon), telles sont les missions diverses que reçoit successivement le 269<sup>ème</sup> jusqu'au 16 août.

#### Premiers Incidents.

L'ennemi fait, ce jour-là, une pointe sur Ajoncourt.

Relevé par des éléments de la 59<sup>ème</sup> D. I. R., le 269<sup>ème</sup> est poussé sur Arraye, Ajoncourt, Fossieux, Aulnois, avec mission de couvrir la gauche de la 60<sup>ème</sup> D. I. R. qui appuie le mouvement en avant du 20<sup>ème</sup> C. A.

Quelques coups de canon sont d'abord échangés de par et d'autre, puis l'ennemi concentre un feu violent d'artillerie sur le Mont Toulon.

Le 269<sup>ème</sup>, qui a été replié sur Moivrons, le col de Bratte, la tuilerie d'Arraye et le col de Sivry, compte quelques blessés; ses réservistes, qui ont reçu le baptême du feu, sont de plus en plus ardents.

#### Le Grand-Couronné.

Ces incidents, jusqu'au 23 août, ne sont qu'une faible répercussion de la marche du 20<sup>ème</sup> C. A. sur Morhange, et de son repli forcé.

Les vagues allemandes déferlent maintenant sur la Seille. La II<sup>ème</sup> armée française se reconstitue derrière la Meurthe. La bataille s'organise au Grand-Couronné de Nancy prolongé par les hauteurs de Saffais et de Belchamp.

Le 24 août, par Faulx, Lay-Saint-Christophe, Agincourt, Saulxures, Lenoncourt, le 69<sup>ème</sup> atteint Buissoncourt, où il constitue la réserve de la 70<sup>ème</sup> D. I.

Il couvre le lendemain le repli de cette division à la suite de son attaque infructueuse des positions Hoéville - Bois-Sainte-Libaire.

Jusque dans les derniers jours de septembre, il lutte dans cette région, s'emparant de la ferme Sainte-Libaire le 1<sup>er</sup> septembre sous une grêle de projectiles (5<sup>ème</sup> bataillon), subissant sans broncher au bois d'Haraucourt (6<sup>ème</sup> bataillon) un bombardement des plus violents, éprouvant des pertes sérieuses sans que son moral en soit atteint.

Le 7 septembre, devant Courbesseaux, il subit une violente attaque et éprouve de grosses pertes. Sainte-Libaire, Courbesseaux, Gellenoncourt, Drouville, Haraucourt, Buissoncourt sont les étapes douloureuses de cette période héroïque.

Un fait bien touchant, entr'autres connus :

Le 9 septembre, dans la reprise du bois d'Haraucourt, le capitaine Gélas, commandant la 23<sup>ème</sup> compagnie, tombe mortellement blessé.

Il exhorte les hommes qui l'entourent à rentrer dans le combat. « Nous vous vengerons, mon capitaine disent les hommes ». « Combattez-les courageusement, répond-il... mais sans haine !... »

Quelle bonté et quelle énergique abnégation.

Chefs et soldats du 269<sup>ème</sup> ont été admirables dans cette première phase de la campagne, phase du Grand-Couronné, glorieuse entre toutes puisqu'indispensable à la bataille de la Marne qui a enfanté le triomphe final.

Cette bravoure est consacrée par la note du 6 septembre du général de Castelnau, commandant la II<sup>ème</sup> armée, félicitant les troupes du 20<sup>ème</sup> C. A. et de la 70<sup>ème</sup> D. I. « d'avoir su conserver en face d'attaques violentes, une attitude continuellement offensive, qui a déterminé l'échec

complet de l'ennemi.

« Leurs efforts n'ont pas eu seulement pour résultats de retenir en face d'elles des forces considérables, ils ont contribué pour une large part à faciliter la tâche des unités voisines et à rendre plus efficace leur actions. »

### En Artois (1<sup>er</sup> octobre 1914-15 février 1916)

Course à la Mer.

Sur la Marne, l'armée française, par une réaction étonnante, s'est ressaisie, a pris son adversaire à la gorge et l'a repoussé partout.

Le sol s'ouvre, allongeant ses tranchées de l'Alsace à l'Oise, au fur et à mesure que la résistance se stabilise.

De nouvelles vagues allemandes battent les fronts d'Alsace et de Lorraine, de Meuse et de Champagne, et, ne pouvant les entamer, roulent sans cesse vers notre aile gauche qu'elles tentent de déborder. Les Anglais sont là; s'ils cèdent, c'est Calais et la mer aux Allemands, les communications avec l'Angleterre compromises.

Coûte que coûte, il faut barrer le chemin à l'ennemi.

Et c'est pourquoi la lutte devient opiniâtre en Artois, où nos renforts affluent étayant les Anglais.

Douai

Le 28 septembre, la 70<sup>ème</sup> D. I. passe en réserve d'armée; le lendemain elle est transportée en Artois.

Le 269<sup>ème</sup> s'embarque à Nancy; il est commandé par le lieutenant-colonel Regnier-Vigouroux, qui a remplacé le colonel Grange, commandant la 139<sup>ème</sup> B. I.

Le 30 septembre il débarque à Drocourt.

Le 1<sup>er</sup> octobre le 269<sup>ème</sup> et le groupe d'artillerie Jullien arrivent à Esquerchin (5<sup>ème</sup> bataillon) et à Haute-Rive (6<sup>ème</sup> bataillon) en vue de Douai.

Le détachement est à la disposition du général Plantey, commandant la place de Douai.

L'ennemi contourne Douai par le nord et par le sud; il sort de Corbehem; la place est évacuée, et toute liberté est rendue au 269<sup>ème</sup> qui replie son 5<sup>ème</sup> bataillon sur Beaumont.

Le 2, flanc-garde de la 70<sup>ème</sup> D. I.- qu'il couvre dans la direction de Douai, il est, avec le groupe Jullien et l'escadron divisionnaire, à Izel-lès-Esquerchin (5<sup>ème</sup> bataillon) et à Drocourt (6<sup>ème</sup> bataillon).

L'ennemi fait irruption dans Beaumont; il est abîmé par le groupe Julien, qui malheureusement manque bientôt de munitions et retraite par échelons, couvert par la batterie Bedel.

Cette dernière, vite repérée, est mise hors de combat; ses canonniers sauvent deux pièces; le caporal Lasserre et les soldats Chèze, Bessières, Buisson et Esteck du 269<sup>ème</sup> en ramènent à bras une troisième (ils ont été cités à l'ordre du C. A.).

Après une bataille acharnée qui a retenu l'ennemi de 10 heures du matin à 15 heures, luttant contre des masses allemandes de plus en plus pressantes, le 269<sup>ème</sup> est débordé, il se dégage et se replie sur Rouvroy, subissant de grosses pertes, mais toujours crâne et mordant, 1 officier est tué; 4 autres (dont le lieutenant colonel commandant le régiment) sont blessés; 375 soldats sont hors de combat.

Vimy.

Le 3 octobre arrêt défensif à Rouvroy, à Acheville, à Méricourt.

Le 4, c'est la défense de Vimy et de Givenchy.

Il faut à tout prix gagner du temps, retarder la marche envahissante de l'ennemi.

Et on tient dans des tranchées creusées à la hâte, on tient sur le talus du chemin de fer, à Vimy (5<sup>ème</sup> bataillon), à Givenchy (6<sup>ème</sup> bataillon), sur la crête, à Berthonval.

Enfin le 6, le 269<sup>ème</sup> est relevé par des éléments du 21<sup>ème</sup> C. A. et va prendre un peu de repos à Mont Saint-Éloi.

Vermelles.

Mis le 9 octobre à la disposition du général commandant la 13<sup>ème</sup> D. I., le 269<sup>ème</sup> est transporté par camions de Acq à Barlin. Les jours suivants, il est à Aix-Noulette (5<sup>ème</sup> bataillon) et à Mazingarbe (6<sup>ème</sup> bataillon à la disposition du général commandant le 21<sup>ème</sup> C. A.), puis à Noeux-les Mines, où il organise la voie ferrée.

Mais l'ennemi continue à progresser; il faut l'arrêter. Le 269<sup>ème</sup> en reçoit l'ordre.

Le 12, il atteint la route de Cambrai à hauteur de Noyelles, puis, liant son mouvement à celui du régiment anglais Royal Kent, il attaque dans la direction de Vermelles.

La nuit interrompt le combat, qui reprend le lendemain de plus en plus acharné. Le 23 octobre, la position de Vermelles est investie; le front se stabilise; le but est atteint.

Chargé de l'attaque de la face ouest, le 269<sup>ème</sup> commence ses travaux d'approche.

Carency.

Ces travaux, il les interrompt le 30 octobre pour reprendre sa place dans la 70<sup>ème</sup> D. I. dans le sous-secteur de Carency dont le colonel Régnier-Vigouroux reçoit le commandement. Dès lors, son service de tranchées dans la région de Carency - Villers-aux-Bois alterne avec les périodes de repos à Camblain-l'Abbé d'abord, puis à Mingoal et à Villers-Châtel.

Le 269<sup>ème</sup> organise le secteur confié à sa garde vigilante.

Tout est à faire : tranchées, boyaux, défenses accessoires et il s'y emploie tout l'hiver.

Le 19 novembre un groupe de volontaires de la 7<sup>ème</sup> compagnie, avec des sapeurs du génie, se porte à la « Meule Noire » et s'y établit solidement.

A partir du 27 novembre le cantonnement de repos est à Estrée-Cauchie.

Le 5 décembre le sous-lieutenant Métayer est grièvement blessé, le soldat Maurane se fait tuer en cherchant à lui porter secours.

Le 18 décembre attaque générale des 21<sup>ème</sup> et 33<sup>ème</sup> C. A. sur Carency.

Le 269<sup>ème</sup> y prend une part très active, plusieurs de ses compagnies pénètrent dans les tranchées allemandes mais ne peuvent s'y maintenir. Le sous-lieutenant Boivin est tué. Les pertes sont lourdes.

Pendant tout l'hiver le 269<sup>ème</sup> repousse les fréquentes contre-attaques de l'ennemi qu'il maintient constamment sous le feu de ses canons de 37 et de ses mitrailleuses. Cette activité incessante le régiment la soutient malgré les nombreux obus de 105 et de 77 qui tombent abondamment sur ses lignes.

Un gros minnenverfer lance des bombes de 80 kilos sur nos maisons de Carency.

Le 17 février, la 18<sup>ème</sup> a 11 tués.

Du 17 mars 1915 aux attaques de mai c'est journallement la guerre de mines.

Le 19 mars, une mine allemande explose ensevelissant cinq hommes; le sous-lieutenant commandant la 23<sup>ème</sup> compagnie, est blessé en organisant le secours; le caporal Curé et le soldat Moreau sautent sur le parapet pour dégager leurs camarades ensevelis et en retirent trois vivants.

Le 8 avril, nouvelle explosion et deux soldats ensevelis qui sont sauvés, malgré l'intensité du tir de l'ennemi.

Et combien d'autres faits non moins beaux, qui resteront ignorés !

Le 9 mai, la X<sup>ème</sup> armée reprend l'offensive sur tout le front; percer les lignes ennemies et le poursuivre sans trêve, ni merci, tel est son but.

En conséquence, mission pour la 70<sup>ème</sup> D. I. faire tomber Carency en le manœuvrant par l'est, 140<sup>ème</sup> B. I. attaquant le bois de Carency et coupant les communications de l'ennemi entre Carency et Souchez, 139<sup>ème</sup> B. I. flanquant la 140<sup>ème</sup> et attaquant dans la direction du bois 125.

Le 5<sup>ème</sup> bataillon du 269<sup>ème</sup> est maintenu en position dans le 2<sup>ème</sup> sous secteur pendant que le 6<sup>ème</sup> lie son action au 44<sup>ème</sup> B. C. P.

Le 11, la 21<sup>ème</sup> compagnie fait partie du détachement chargé d'attaquer l'îlot est de Carency; elle atteint les deux premières lignes maisons de Carency, les organise et s'y maintient; sa vaillance lui vaut une citation à l'ordre de l'armée.

La 22<sup>ème</sup> compagnie organise et tient la position du cimetière. Le 12, le 5<sup>ème</sup> bataillon enlève deux lignes de tranchées malgré les tirs d'écharpe meurtriers des mitrailleuses, occupe la troisième et en massacre les défenseurs.

Résultats : de Carency et des tranchées sud de Villers-aux-Bois sortent de nombreux Allemands qui se rendent (environ 2.000). Carency est à nous. Pendant la nuit, l'ennemi évacue le bois 125. Le 269<sup>ème</sup> a atteint ses objectifs.

Souchez.

Le régiment reste sur ses positions jusqu'au 31 mai, où il prend part à la nouvelle tentative de la 70<sup>ème</sup> D. I. poursuivant son but initial; deux objectifs importants (Moulin-Malon et sucrerie de Souchez) sont successivement atteints par le 6<sup>ème</sup> bataillon.

Jusqu'au 16 juin, le 269<sup>ème</sup> résiste avec succès aux contre-attaques de l'ennemi.

Le 17, avec le 44<sup>ème</sup> B. C. P., il a mission d'attaquer la lisière ouest de Souchez, mais les inondations du ruisseau de Carency ne permettent pas de pousser l'opération à fond.

Le 7, le 8, le 9 juillet, le 269<sup>ème</sup> prend part aux combats incessants du chemin creux d'Angres à Souchez, position difficile qui subit les tirs d'enfilade des mitrailleuses allemandes de Carieul.

Jusqu'au 28 juillet, période de relève et de chicanes, et aussi période de sape et de coups de main pendant laquelle l'ingénieuse activité des nôtres n'a d'égale que la rage impuissante du boche.

La X<sup>ème</sup> armée poursuivant la réalisation de son plan, la 70<sup>ème</sup> D. I. se prépare à une nouvelle attaque.

L'organisation des tranchées, des communications, des défenses accessoires, est poussée activement.

Du 28 juillet au 12 août, le 269<sup>ème</sup> est au repos à La Comté, où il parfait sa préparation; il est inspecté par le général Foch. Il remonte ensuite en ligne, alternant jusqu'au 11 septembre avec le 226<sup>ème</sup> R. I.

Le 22 septembre, il relève le 360<sup>ème</sup> dans le secteur d'Ablain et prend part à la deuxième attaque générale, dont le but est toujours le même : percer le front adverse.

La 139<sup>ème</sup> B. I. doit s'emparer de Souchez.

Le 25, le 269<sup>ème</sup> a poussé (22<sup>ème</sup> compagnie) jusqu'à 100 mètres de la halte de Souchez, puis dans Souche même (20<sup>ème</sup> compagnie) que l'ennemi évacue.

Le 28 septembre, à 3 heures du matin, la 19<sup>ème</sup> compagnie avec le 44<sup>ème</sup> B. C. P. attaque la tranchée de Brème à la cote 119. Mais les fils de fer ne sont pas détruits, la tranchée est fortement occupée et la 19<sup>ème</sup> est obligée de se replier devant un violent feu de mitrailleuses.

Après plusieurs tentatives infructueuses de la 139<sup>ème</sup> B. I. pour élargir son succès, le 269<sup>ème</sup>, qui a tenu dans les tranchées de première ligne pendant huit jours consécutifs, est relevé.

Il est à Carency jusqu'au 7 octobre, puis change de secteur, et relève, le 12, le 226<sup>ème</sup> en deuxième ligne (abris de la route de Béthune, abris des ouvrages blancs, ferme de Berthonval, abris de la chaussée Brunehaut à Mont-Saint-Eloy).

Bois de la Folie (cote 140).

A partir du 14 octobre, le 269<sup>ème</sup> occupe le secteur du bois de la Folie (cote 140). Occupation des tranchées de première ligne, de seconde ligne, abris de la route de Béthune et du chemin des Pylônes. Repos d'abord à Acq et Frévin-Capelle, puis à Savy-Berlette, Tincques et Berles.

Encore une fois le 269<sup>ème</sup> organise son nouveau secteur.

Le 26 janvier, explosion de 4 mines, attaque allemande. Le 8 février, de nouveaux fourneaux de mines ont explosé, nouvelle attaque, l'ennemi a pénétré dans nos lignes.

Le régiment alors au repos est alerté en pleine nuit, la neige tombe, le bombardement est très violent en particulier sur le boyau Grange, la relève est pénible.

Le 10 février trois compagnies doivent être engagées dans l'attaque de nos anciennes lignes, mais devant les feux de mitrailleuses aucune progression n'est possible.

Le 15 février, la relève de la division d'infanterie est commencée.

### Verdun (20 mars-5 avril 1916)

Le 21 février, le régiment est transporté par camions à Fontaine-l'Étalon où il cantonne,..., il n'y a aucun doute..., c'est le repos tant désiré! Mais, le 10 mars, embarquement pour « destination inconnue », et par voies ferrées et par étapes successives, arrivée le 11 mars à Sainte-Menehould. Est-ce l'Argonne ou Verdun?

Après le Grand-Couronné, après Carency, après Souchez, c'est Verdun!... une gloire de plus pour le 269<sup>ème</sup> !

L'ennemi replie tout son effort sur Verdun; l'enlever de vive force, nous rejeter au delà de la Meuse, percer vers la Marne, menacer à la fois Paris et Nancy; là est toute sa revanche de la Marne et de sa défaite sur le chemin de Calais.

La bataille de Verdun s'engage le 21 février 1916, terrible entre toutes; l'état-major allemand, sans arrêt et sans souci des pertes, jette ses masses à l'assaut de nos positions, et nos soldats, luttant pied à pied jusqu'à l'extrême limite des forces, reculent en couvrant le terrain d'un nombre incalculable de cadavres ennemis.

Sous l'effort des masses toujours plus considérables, les Allemands prennent pied dans toute la partie nord de la défense; les crêtes de Bezonvaux-Chambrettes et du Talon sont conquises; Douaumont est enlevé; la situation devient dangereuse; des divisions sont amenées en toute hâte, la 70<sup>ème</sup> D. I. entr'autres; c'est ainsi que le 269<sup>ème</sup> arrive, le 19 mars, à Haudainville.

Le 20, il reçoit l'ordre de relever le 75<sup>ème</sup> R. I. dans les tranchées au sud-est du fort de Douaumont.

Retardé par des barrages d'artillerie aux abords de Fleury, il n'atteint ces tranchées que le 21, à 1 heure du matin. Le secteur est en voie d'organisation; les tranchées sont bouleversées; elles sont d'ailleurs incomplètement aménagées, tranchées de doublement simplement piquetées, tranchées de soutien insuffisamment profondes; pas de boyaux de communication avec la redoute Fleury où est établi le P. C. du lieutenant-colonel; pas d'abris. Le travail n'est possible que la nuit et c'est sous le feu presque ininterrompu de l'artillerie que le 269<sup>ème</sup> se met au travail. Au bout de cinq jours, le régiment est relevé après avoir mis en état de défense toute la première ligne et creusé des boyaux de communications; ses compagnies sont fortement éprouvées; elles sont repliées les unes à Verdun (faubourg Pavé), les autres aux carrières de Souville et à Fleury.

Le 1<sup>er</sup> avril, le 6<sup>ème</sup> bataillon est de nouveau en première ligne (tranchées de Douaumont) subissant d'abord un bombardement intense (obus de gros calibre, grosses torpilles), puis un tir d'enfilade (obus de 77 et de 105) et enfin un tir de destruction (obus de 150, 210, 280), tirs réglés par de nombreux avions qui descendent jusqu'à 400 mètres.

Le lendemain, bombardement plus violent encore; les tranchées sont intenables et les compagnies décimées.

Vers 16 heures, l'ennemi attaque sur tout le front en petites colonnes précédées de pétroliers. Les réservistes du 269<sup>ème</sup> l'attendent pleins de sang-froid; après ces 36 heures d'un bombardement formidable subi sans pouvoir riposter, l'attaque ennemie est un soulagement pour eux; ils vont enfin en finir!

Les pétroliers accomplissent leur besogne... de notre côté, pas un mouvement, pas un coup de feu !... les Allemands se découvrent alors pleins de confiance..., mais à 30 mètres, ils sont surpris par un feu rapide et terrifiant...; affolés, ils fuient en troupeaux serrés... ; fusils et mitrailleuses crachent la mort sans arrêt dans la cohue... ; les morts du 269<sup>e</sup> sont vengés !... des pétroliers et de leurs suivants, il ne reste bientôt plus que des cadavres.

Mais les vagues allemandes montent toujours, sous les feux du 6<sup>ème</sup> bataillon, elles dévient un moment, puis pénètrent dans nos tranchées devenues intenables et qui sont évacuées.

Le 5<sup>ème</sup> bataillon contribue largement à cet arrêt de l'ennemi sur notre deuxième ligne.

Le 3 avril, il appuie une contre-attaque du 74<sup>ème</sup> R. I. partant du ravin de la Caillette, et ses mitrailleuses causent de grands ravages dans les rangs ennemis.

Fortement réduit, le 269<sup>ème</sup> est ramené au sud de Verdun à Dugny le 4, à Landrecourt le 5. Des camions les transportent le lendemain à Longeaux (5<sup>ème</sup> bataillon) et à Menaucourt (6<sup>ème</sup> bataillon).

### En Lorraine (11 avril-13 août 1916)

17 officiers et 749 hommes du 269<sup>ème</sup> sont tombés dans ces 14 jours de bombardement effroyable des tranchées de Douaumont.

Sur le signal de Menaucourt, le 10 avril, le général Joffre passe la revue de la 70<sup>ème</sup> D. I., reconnaît la vaillance du 269<sup>ème</sup> et lui remet ses décorations si bien méritées.

Le régiment passe ensuite dix jours au camp de Saffais parfaire son instruction; puis, le 15 mai, de nouvelles étapes le conduisent dans le sous-secteur de Limey au nord de Toul, où les bataillons se relèvent tous les six jours pour la garde des tranchées — période de calme, pendant laquelle les cours d'instruction sont organisés à Ménil-la-Tour, perfectionnant cadres et équipes, pendant laquelle aussi le régiment constitue ses bataillons à trois compagnies et une compagnie de mitrailleuses, les 20<sup>ème</sup> et 24<sup>ème</sup> compagnies devenant compagnies de dépôt divisionnaire. Enfin, du 27 juillet au 12 août, cantonné à Toul, le 269<sup>ème</sup> est au repos complet, indice de nouvelles tâches, où sa réputation de bravoure va s'affirmer bientôt une fois de plus.

La 70<sup>ème</sup> D. I. embarque en effet le 12 août et, par chemin de fer, gagne la Somme.

### Dans la Somme (15 août-19 novembre 1916)

Quand la 70<sup>ème</sup> D. I. débarque dans cette région, les boches ont reculé; nos lignes sont en vue de Péronne, Biaches et la Maisonnette sont à nous; les Anglais sont aux lisières de Combles: notre volonté s'affirme, le boche le sent.

Il nous faut atteindre maintenant la route de Péronne à Bapaume qui escalade le Mont Saint-Quentin et longe le bois de Saint-Pierre-Waast, jalonnée par les villages de Bouchavesnes, de Rancourt et de Sailly-Saillisel.

Le 21 août, le 269<sup>ème</sup> est à Lamotte-en-Santerre ; du 24 au 28, au camp de Méricourt, où il est passé eu revue par le général Fayolle: le 20, dans les tranchées de la Maisonnette. Relevé, il est transporté successivement à Cappy, à Eclusier, et enfin au ravin nord-est de Cléry, où il devient, le 13 septembre, réserve de division avec le 44<sup>ème</sup> B. C. P.

Le 14 septembre, l'attaque du Mont-Saint-Quentin est déclenchée: le 269<sup>ème</sup> marche sur le bois Madame, son objectif : sa progression arrêtée par les rafales d'artillerie ennemie, il s'infiltré par les

tranchées des Berlingots et de Vaux, s'établit (21<sup>ème</sup> compagnie) en liaison avec le 226<sup>ème</sup> à sa droite et le 67<sup>ème</sup> B. C. P. à sa gauche, mais subissant des pertes sérieuses il ne parvient pas à franchir la crête du bois Madame.

Le lieutenant-colonel Régnier-Vigouroux est grièvement blessé: la nouvelle s'en répand rapidement' et cause à tous une douloureuse émotion.

Malgré un bombardement d'une intensité inouïe, le 269<sup>ème</sup> non seulement tient le terrain, mais harcèle constamment l'ennemi, l'attaquant et le contre-attaquant chaque nuit du 10 au 22 septembre, jour où il est envoyé au repos.

Il revient en ligne le 8 octobre, dans le secteur de la Maissonnette, prend part le 18 à l'attaque du front compris entre la Maissonnette et Biaches; tous les objectifs sont atteints; mais le 31 octobre, l'ennemi s'empare de la Maissonnette: la situation est délicate et, avec le mauvais temps, devient très pénible. Les tranchées de première ligne n'existent plus; les trous d'obus, véritables mares de boue, abritent seuls nos soldats, encore leur faut-il vivre dans la boue jusqu'à la ceinture sous une pluie torrentielle et froide. Les souffrances sont incroyables, mais, malgré tout, le moral reste ferme. C'est dans cette situation que la relève est annoncée: elle est accueillie avec joie. Le repos bien nécessaire qui la suit jusqu'au 19 novembre n'est qu'un répit, car le 269<sup>ème</sup> est appelé dans l'Aisne.

### Dans l'Aisne (19 novembre 1916-4 juin 1917)

Par étapes, tantôt par voie de terre, tantôt par camions, le régiment s'achemine vers sa nouvelle direction.

Il est à Fraussures le 19 novembre et à Attichy le 11 décembre. Il occupe le quartier de l'optique dans la région de Moulin-sous-Touvent.

C'est là que le régiment monte la garde depuis qu'il est sorti de la bataille de la Somme, depuis novembre. Ce quartier de l'Optique avait commandement sur environ 5 kilomètres du front de l'Aisne. Le service dans le Quartier assuré par le 269<sup>ème</sup> et le 226<sup>ème</sup> comportait pour chaque régiment alternativement 14 jours de ligne et 14 jours de cantonnement (en réserve de sous-secteur).

En ligne, les deux bataillons accolés occupaient chacun les centres de résistance (C. R.) de Sainte-Leucade et de Libertrud. L'un des bataillons avait ses trois compagnies engagées, l'autre maintenait réservée une compagnie. Chaque compagnie avait à garder un front ou poste avancé d'au moins 1 kilomètre. Ces conditions d'étendue et de durée rendaient le service pénible. C'était pour les hommes 14 jours de fatigue, sans trêve :-ou bien la première ligne, avec obligation de veiller toute la nuit (16 heures) malgré la pluie, la neige et le vent du Nord, ou bien la deuxième ligne avec charge d'entretenir tranchées et boyaux, et de remuer la pelle et la pioche ou l'écope à longueur de journée.

Le 269<sup>ème</sup> s'est fort bien acquitté de cette double tâche. L'ennemi qui lui faisait face, le 214<sup>ème</sup> bavarois, a reconnu à l'épreuve et déclaré qu'il avait à faire à un adversaire *vigilant*. C'est parce que le même esprit d'application et de zèle présidait aux travaux de terrassement qu'il a été possible, avec de faibles équipes disséminées, de maintenir en état de viabilité les nombreux kilomètres de tranchées et boyaux qui assuraient la circulation à couvert dans le Quartier de l'Optique.

Après 14 jours de ce régime dans la boue des plateaux glaiseux, le 269<sup>ème</sup> gagne ses emplacements de repos. C'est alternativement : pour le bataillon réserve d'année, le bourg d'Attichy dans la vallée de l'Aisne; pour le bataillon réserve de sous-secteur Attichy, Saint-Pierre-de-Bitry et la caverne de la carrière Navet. Ici les hommes n'ont que la nuit pour se reposer. Le gros de la période est absorbé par des travaux à faire sur la deuxième position. Trois journées sont consacrées à l'instruction. En réalité, pour une période révolue de 28 jours, l'homme n'a que deux jours de repos; le jour qui suit l'arrivée au cantonnement et le

jour qui précède la montée en ligne.

Sous un pareil régime le 269<sup>ème</sup> tenait bon. Mieux que cela, chez les meilleurs l'esprit offensif triomphait de la lassitude des veilles, de l'ennui de l'immobilité, de l'accablante monotonie des corvées de travaux. Et quand des volontaires furent demandés pour un coup de main à tenter sur le Saillant Balthazar, on en trouva plus qu'il n'était nécessaire. Le 2 mars, à 17 h. 30, le groupe d'attaque qui sortait de nos lignes comprenait : deux officiers, un adjudant, sept sergents, douze caporaux, quarante-huit soldats, six brancardiers, et six sapeurs du génie. L'opération ne donna pas de prisonniers; mais les ordres donnés furent superbement exécutés: et, grâce aux dispositions prises, 73 hommes avaient pu marcher à l'ennemi, franchir 300 mètres en terrain découvert, parcourir les tranchées allemandes, et rentrer dans nos lignes sans une perte, après avoir fait sauter un abri que n'avait pu démolir le bombardement.

L'Avance du Printemps.

*La poursuite.* — Après avoir été soumis durant tout l'hiver au régime des unités de travailleurs, le 269<sup>ème</sup> devient brusquement, et sans préparation préalable, régiment de poursuite. Reculant devant notre menace d'offensive, l'ennemi évacuait Moulin-sous-Touvent et Sainte-Léocade dans la nuit du 17 au 18 mars. Le 226<sup>ème</sup> s'installait sur la deuxième position allemande aux abords de la ferme Tiolet. Le 18, le 269<sup>ème</sup> reçoit l'ordre de relever le 226<sup>ème</sup> en vue de commencer les opérations de poursuite. Les difficultés et les dangers de l'entreprise ne vinrent à l'idée de personne; mais, par ce beau dimanche ensoleillé, les regards plus vifs disaient la joie de partir pour l'aventure, l'ivresse de bouger enfin, de refouler l'ennemi, de conquérir. Chargés de sacs alourdis par un long séjour d'immobilité, de vivres, de cartouches, de grenades, de sacs à terre, d'outils de parc, et de panneaux de jalonnement distribués au départ et mal arrimés, le régiment en petites colonnes franchit par une nuit noire les obstacles accumulés, les trous d'obus, les tranchées abandonnées, les barrières de réseaux barbelés, et, guidé par les boussoles phosphorescentes, il arrive avec l'aube sur la hauteur organisée par l'ennemi en deuxième position. La marche a été longue et dure, mais qu'importent les fatigues devant le spectacle qui s'offre à tous les yeux avec le jour ! A travers les pentes s'étalent les réseaux allemands, véritables champs couleur de rouille, formidables d'épaisseur. Cela dépasse tout ce qu'on avait pu concevoir. Et l'on s'étonne que le boche ait abandonné sans lutte une position pareillement fortifiée. Il ne s'est pas senti hors d'atteinte derrière son mur de fer : c'est pourquoi il a refusé le combat. Rien comme ce simple geste ne saurait faire ressortir d'une telle manière visible et frappante la vigueur du coup de bélier que la France s'apprêtait à donner. Ces réseaux franchis, cette position enlevée, apparaissent à tous les yeux comme un symbole, le symbole de la force française.

Or, là-bas, devant nous, sur la ligne de crête qui borne l'horizon, voici que se dressent les silhouettes de nos spahis. Donc le boche abandonne toute la région. Il paraît qu'au delà, sur l'autre versant des collines, des populations entassées dans quelques villages restés debout, et privées de tout ravitaillement depuis 2 jours, attendent leur libération. Ivres de mouvement, animés du sentiment de leur force, poussés par l'espoir d'un sauvetage à réaliser, les soldats du 269<sup>ème</sup> dévalent avec allégresse les pentes qui mènent à Audignicourt.

Mais voici qui est nouveau. A partir de la Grange-aux-Moines, les pommiers qui bordent la route ont été sciés à 1 mètre du sol, et les troncs renversés barrent le passage. Précaution prise croit-on par l'ennemi en fuite et qui veut retarder notre poursuite. Mais à mesure qu'on approche de la vallée on voit çà et là, hors de tout chemin frayé, des arbres qui gisent en plein champ. Bois coupé sans doute pour être expédié en Allemagne, ce qui n'a pu être fait faute de temps. Mais non, ce n'est pas cela : la vraie raison ne vient pas d'abord à l'esprit, tant il est vrai qu'elle est pour nous hors nature, et n'a pu naître que dans une cervelle autrement bâtie que la nôtre. Les sinistres bûcherons n'ont pas épargné un seul arbre fruitier des vergers aux lisières

d'Audignicourt. A la vue de ces milliers d'arbres mutilés, et qui en cette saison du renouveau saignent de toute leur riche et abondante sève, le soldat finit par comprendre l'idée féroce qui a présidée cette dévastation. Cette sève sera perdue, et ces arbres ne produiront plus. Ces arbres debout c'était la richesse, c'était la parure et l'orgueil de ce coin d'Ile-de-France, la joie et la récompense des paysans qui vivaient de leurs fruits. Et maintenant c'est la désolation et la ruine, accumulées pour une simple satisfaction de brutalité, et pour le plaisir de nuire. Témoins de cette horreur sacrilège les soldats, paysans eux-mêmes, ressentent vivement l'insulte. La stupeur, l'indignation, la rage, s'expriment en formules lapidaires qui condamnent irrévocablement : « Ah !les salauds !les vaches ! Les sauvages ! »

Pure sauvagerie en effet, et de même la frénésie qui les a poussés à détruire les villages. Audignicourt a été rasé à coups d'explosifs. Il n'y a plus un mur debout. Les maisons écroulées ne sont que des amas de moellons et de charpentes. Et voilà ce qu'ils ont fait des foyers où ils s'abritèrent durant trois hivers, et voilà, à la mode teutonne, le prix de l'hospitalité. Aussi, quelle joie de rencontrer parmi les ruines de ce village de France le cimetière allemand où des multitudes de croix attestent la gravité des pertes infligées à l'ennemi. Ah! On leur a donc fait du mal! Tant mieux ! Mais cela ne saurait suffire. De tels forfaits réclament une plus dure expiation. Et dans le cœur des plus pacifiques renaît et grandit un sentiment que la vie des tranchées paraissait avoir anéanti, le sentiment de la haine.

Le 269<sup>ème</sup> atteint la troisième position allemande avec le soir tombant, Derrière nous le soleil descend vers l'horizon. En avant, la vue plonge sur une plaine où apparaissent des champs, des villages, des bois. C'est la vallée de l'Ailette. Une allée d'arbres là-bas jalonne le canal de l'Oise à l'Aisne, premier obstacle sérieux sur le chemin de la poursuite. Au delà, le terrain monte vers les hauteurs boisées de la forêt de Saint-Gobain. Il paraît qu'à travers cette forêt passe la fameuse ligne Hindenburg sur laquelle l'ennemi se replie. Mais qui sait? Peut-être va-t-il reculer jusqu'à la Meuse. Du haut de la colline de Blérancourt, d'où la vue porte au loin, la pensée s'élance par delà l'horizon, vers ces routes de l'Est que l'on imagine encombrées de troupes et de convois pressés dans la hâte et le désordre de la fuite, et le rêve de la France libérée berce tous les espoirs.

Mais la nuit vient, et le régiment s'installe en avant-postes. Gardées par les 18<sup>ème</sup> et 21<sup>ème</sup> compagnies poussées jusqu'à Saint-Aubin et Selens, les autres compagnies attendent le jour sans pouvoir dormir à cause de la pluie et du vent glacial.

Au matin la marche reprend. Les troupes se resserrent. Le 5<sup>ème</sup> bataillon marche derrière le 6<sup>ème</sup>. Cette journée du 20 mars est une date. C'est pour le 269<sup>ème</sup> la rencontre des premières populations libérées dans les villages de Saint-Aubin et de Selens. On comprend du reste l'accueil enthousiaste de ces pauvres gens qui ont tant souffert, et qui voient finir avec notre arrivée leur misère et leur servitude. Car le boche affamé a prélevé largement sur les récoltes laissant aux légitimes propriétaires à peine de quoi vivre. Et que de vexations au cours des mois écoulés! Défense de voyager, de sortir du village, ou même de la maison, suivant la fantaisie de la Kommandantur, obligation de travailler pour le compte de l'ennemi, sous peine de châtiments corporels, en un mot retour à l'antique servage. Ce sont les vieilles femmes qui, le verbe haut, le geste exubérant, font le procès de l'Allemagne. Mais les discours sont superflus. Un fait flagrant dépasse toutes les monstruosité commises et jusqu'alors reconnues. Dans ces villages du pied des collines où s'entassaient les réfugiés de toute la région, il n'y a pas de jeunes femmes. Elles ont été déportées en Allemagne. Dédaigneux de toutes lois, rompant avec une civilisation millénaire, par. de tels agissements, les Allemands font revivre au XX<sup>ème</sup> siècle la férocité de mœurs des siècles d'esclavage. Aussi infortunées que les captives de l'antique Ilion que le sort des batailles destinait à tisser la toile de l'étranger, et à porter de force l'eau de Messéïes et de Hypéridé , les jeunes filles de la France envahie, livrées aux caprices d'un vainqueur brutal, cultivent la terre allemande et travaillent le fer des usines d' outre-Rhin pour le compte de leurs bourreaux.

La neige tombe. Le 6<sup>ème</sup> bataillon marche vers le canal déployé en formation de combat. Il s'établit à Quincy-Basse; mais à gauche les éléments pris sous le feu se maintiennent en lisière des bois à quelques centaines de mètres du canal.

Le bataillon de Chalain s'installe dans les ruines de Trosly-Loire. Saccagé plus encore qu'Audignicourt, ce gros village offre à peine un abri. Les caves elles-mêmes sont effondrées. Seules sont restées debout l'église, et une petite maison qui devient le P. C. du colonel. Parmi les ruines, les hommes vont en quête d'un abri. Mais il faut explorer avec prudence, car l'ennemi qui a passé là fait une guerre de traîtrise. Il faut craindre en mettant le pied sur une passerelle de sauter avec elle, de provoquer une explosion de grenades en déplaçant un fauteur, d'amorcer une mine en tirant une porte, etc..., car le boche est coutumier de semblables procédés. Là-haut, sur la colline où le régiment a passé la nuit, un arbre se dresse témoin accusateur. C'était un observatoire allemand. L'échelle et la plate-forme de vigie ont été respectées semble-t-il pour inviter les Français à tirer parti de l'installation. Prévenance bien étonnante et qui invite à se méfier. Non sans raison. A 1 mètre du sol environ l'arbre a été presque entièrement scié. Tout contre l'incision est appliqué un pétard. Une feuille de papier pliée en deux s'interpose entre le pétard et l'arbre. Il suffit vraisemblablement de tirer ce papier qui tente la curiosité pour provoquer l'explosion. Si le piège est grossier l'intention est atroce, et le tout relève d'une imagination pour nous inconcevable.

Tel est l'ennemi que l'on poursuit. Mais pour l'atteindre il faut passer le canal. C'est une opération délicate et qui ne va pas sans risques. Les ponts ont sauté à la Tinette, à Guny, à Quincy-Basse. Pour la première fois depuis le départ, le canon allemand se met à donner marquant ainsi la volonté de l'ennemi de nous arrêter, tout au moins de nous retarder..

Dans la nuit du 21 au 22 mars, des tentatives de passage sur radeaux de fortune sont arrêtées par des feux de mitrailleuses. Le 22, à 9 heures, une patrouille franchit le canal vers Guny, échange quelques coups de feu avec les Allemands établis dans le Marais de Champs, et devant une menace d'encerclement, se replie vers 10 h. 30. Vers 10 heures une autre patrouille poussée sur la Tinette a été reçue par une fusillade. A la nuit, le bataillon de Beaumont est relevé par le bataillon de Chalain. Vers 21 heures, les sous-lieutenants Cogniard et Boulanger, qui font une nouvelle tentative dans la direction du bois de Courbeseaux, sont encore arrêtés par la fusillade. Enfin, dans la nuit du 23 au 24, le canal est franchi vers minuit, par une section de la 17<sup>ème</sup> compagnie commandée par le sous-lieutenant Cargou. Entre minuit et 2 heures, sous la protection de notre barrage d'artillerie, une section du génie dispose une passerelle vers Guny La section Cargou se déploie au delà du canal. La patrouille Pierrot franchit la rivière de l'Ailette et rapporte que le terrain au delà est très marécageux. Dans la journée du 24, ordre est donné au 269<sup>ème</sup> de s'établir au delà du canal.

Une tentative de traversée vers 14 heures est arrêtée par le bombardement ennemi. Vers 16 heures, la 21<sup>ème</sup> compagnie réussit le passage, et va se déployer le long de l'Ailette. Ce mouvement vu de l'ennemi provoque une violente réaction d'artillerie, et, derrière la 21<sup>ème</sup> compagnie, la passerelle est détruite. A la nuit, le génie établit trois passerelles. La 22<sup>ème</sup> compagnie va prolonger vers le Nord la 21<sup>ème</sup>. Ces deux compagnies franchissent l'Ailette vers 1 heure, mais, arrêtées par des canaux d'irrigation, elles sont forcées de se replier sur leur point de départ.

Dans la journée du 24, le 6<sup>ème</sup> bataillon relevé par le 42<sup>ème</sup> B. C. P. va cantonner à Saint-Aubin. Le 5<sup>ème</sup> bataillon maintenu en réserve à l'ouest du canal, ira cantonner le lendemain à Selens.

Ainsi prend fin le 25 mars à minuit cette période d'activité continue commencée le 18 mars à midi. Malgré l'orgueil et l'enivrement de fouler la terre reconquise, la poursuite s'est exécutée dans un ordre parfait. Les hommes du 269<sup>ème</sup> ont su tirer du spectacle d'une dévastation systématique et

féroce, l'enseignement que comportent de tels faits. Ils l'ont prouvé par l'ardeur soutenue durant huit journées de fatigues, malgré les dures étapes sous un chargement lourd, malgré les nuits sans sommeil, malgré le froid, la pluie et la neige, enfin malgré le feu de l'ennemi. Le passage du canal a coûté : 10 tués et 23 blessés.

*Aux avant-postes dans la basse forêt de Coucy.* — Le 29 mars, le 269<sup>ème</sup> reçoit l'ordre de faire mouvement vers le nord et de se porter aux lisières est de la basse forêt de Coucy pour relever les avant-postes de la 53<sup>ème</sup> division établis entre la voie ferrée de Barisis et les inondations de la vallée de l'Oise. Le mouvement se fait sous la pluie par les routes détrempées et boueuses. Le régiment traverse Champs, Pierremande, Autreville, Sinceny, villages autrefois prospères et qui ne sont plus que des amas de ruines. A Sinceny, l'eau des pluies qui ruisselle sur les briques pulvérisées, coule dans la rue comme un ruisseau de sang. La Basse-Forêt est marécageuse. Pas de tranchées, pas d'abris. Les postes avancés s'installent derrière les arbres géants abattus par l'ennemi. Les réserves se blottissent sous des huttes de terre et de branchages. Le 269<sup>ème</sup> est au contact avec les Bavares établis au delà du ravin de Servais contre les pentes boisées qui montent vers Saint-Gobain et la cote 210. L'ennemi se montre assez actif. Dans la nuit du 30 au 31 mars il attaque trois fois le village de Servais. Menacé d'encerclement, le sous-lieutenant Beauvils se dégage et se replie sur une nouvelle ligne qui prolonge vers le nord la ligne de lisière de la forêt. L'Allemand dispose d'une artillerie peu nombreuse mais très mobile, vigilante et bien approvisionnée. Les carrefours et les lisières, sont arrosés avec du 77 allongé, du 105 et même du 150. Le 4 avril, après un rapide et violent bombardement, l'ennemi tente un coup de main sur le poste de la 19<sup>ème</sup> compagnie qui occupe la sucrerie de Barisis. Il blesse 5 hommes mais ne fait pas de prisonniers. Après 6 jours d'avant-postes, le 269<sup>ème</sup> est relevé. Le 5<sup>ème</sup> bataillon gagne Quierzy-sur-Oise, village respecté où s'entassent les réfugiés de plusieurs communes; mais le 6<sup>ème</sup> campe sur les ruines de Marizelles; et le 5<sup>ème</sup> viendra occuper les ruines de Pierremande le 9 pour reprendre les avant postes le 14. Le roulement va se faire entre les 2 bataillons du 269<sup>ème</sup> et le 42<sup>ème</sup> B. C. P., 5 jours d'avant-poste pour 10 jours en réserve dans les ruines. Mais un grand mouvement d'offensive est en préparation. Le 269<sup>ème</sup> attaquera la forêt de Saint-Gobain par la voie ferrée de Barisis et par le clos Lenthumy. Tous les ordres sont distribués, en attendant le jour J. L'attaque n'aura pas lieu. Mais il convient de noter que l'ordre fut accueilli par tous avec confiance, c'est-à-dire avec entrain. Placés en face du bastion formidable que représente le massif de Saint-Gobain, les officiers multipliaient les reconnaissances pour reconnaître exactement les positions ennemies et l'effet de nos tirs, et les hommes ne demandaient qu'à aller de l'avant. En ces jours d'avril, et malgré les fatigues de trois hivers et les déceptions renouvelées à la suite de nos tentatives infructueuses de percée, le moral était aussi haut qu'aux jours de mai et de septembre 1915. Ces préparatifs d'attaque et le mauvais temps font que le 19 mai la Basse-Forêt de Coucy n'est pas encore organisée. Tout est à faire. Ce travail est demandé au 269<sup>ème</sup> Pendant 10 jours, c'est une hâte fiévreuse. Le réseau de fil de fer est renforcé en avant de la lisière et poussé sur 600 mètres de longueur jusqu'à l'Oise à travers les marécages d'où les eaux d'inondation se retirent peu à peu. Les petits postes se fortifient derrière des retranchements en gabionnade. Des pistes sont ouvertes dans les taillis et les futaies, à la hache, à la serpe, au couteau; des kilomètres de caillebotis confectionnés sur place jalonnent peu à peu les chemins de ronde. Derrière la ligue de surveillance la ligue de résistance se dessine avec rapidité. Plus loin les unités de réserve organisent des réduits. Or le 269<sup>ème</sup> n'ignore pas qu'il va quitter la région; il sait qu'il travaille pour le compte d'autrui. De ce fait, son labeur n'est pas ralenti ni amoindri, mais il apparaît plus méritoire. En cette circonstance il a donné une fois de plus la mesure de sa bonne volonté, de sa capacité de rendement, et de son esprit de discipline.

Mais, à force de donner à plein effort, les troupes se fatiguent. Après un hiver pénible au sortir d'une bataille très dure, après les fatigues d'une poursuite sans trêve, après des semaines vécues dans la fièvre du travail et de l'insomnie parmi des marécages infectés de moustiques, et parmi des ruines dont la vue finit par être un spectacle déprimant, le 269<sup>ème</sup> a besoin de repos. Il en a besoin pour se détendre physiquement et moralement, et il en a besoin pour faire son instruction en vue de l'utilisation rationnelle d'un armement nouveau. Ce repos est demandé au commandement à l'occasion des renseignements fournis sur l'état moral de la troupe. Mais il faut remarquer que cette nécessité du repos, ce n'est pas l'homme qui la manifeste; c'est l'attention vigilante et la sollicitude des chefs qui réclament pour lui.

### Le Chemin des Dames (23 juin-29 juillet 1917)

Après deux jours d'étapes durant lesquelles le régiment s'est montré superbe d'entrain et de bonne humeur, les troupes sont cantonnées près de Compiègne, dans les villages de Lachelle, de Francières, et le bourg de Remi. Dès l'arrivée commence l'instruction, une instruction bien comprise, utilitaire, pénible toutefois, car il faut des résultats rapides. La division fait partie de la VI<sup>ème</sup> armée et sait fort bien qu'elle doit être engagée très prochainement sur le Chemin-des Dames où le Kronprinz allemand multiplie les attaques. Les avantages de la deuxième offensive n'ont pas réalisé toutes les espérances, et, conséquence de la déception, en ces jours de juin un mouvement de découragement travaille les armées. On craint que des exemples voisins n'entraînent le 269<sup>ème</sup> à des manifestations de gaminerie ou d'indiscipline. Mais l'excellent esprit du corps se maintient hors d'atteinte de toute contagion. Dans les cafés, où l'on boit beaucoup à cause de la saison, et dans les cantonnements, d'où la chaleur chasse le sommeil, les hommes chantent librement et leurs chants n'ont rien qui puisse alarmer. Les lettres décachetées et lues par la Censure sont plus amusantes que tragiques.

Le 22 juin, fait notable, l'embarquement en camions a lieu en ordre, et, ce qui ne s'était jamais fait, en silence. Les soldats ont conscience de la gravité de l'heure, ils savent qu'on les regarde, qu'on les écoute et qu'on les épie, et fidèles au mot d'ordre de leurs chefs, et soucieux de maintenir le beau renom du corps, leur attitude est grave, résignée, résolue. Le soir de ce même jour ils mangeaient la soupe sur le bord du chemin tout près de Braisne. Les nouvelles du secteur étaient mauvaises. Des officiers d'état-major passaient le long des faisceaux près des groupes et leur attitude attentive et comme à l'affût trahissait clairement leur préoccupation. Mais les officiers de troupe mangeaient tranquillement sans se soucier des propos de leurs hommes : vivant au milieu de ces braves gens, bien placés pour les connaître et les estimer, ils savaient pouvoir compter sur eux.

La nuit venue le régiment monte la côte de Brettelle en silence, dans le recueillement qui convient à semblable « veillée des armes ». Sur la hauteur voici qu'apparaît brusquement le spectacle de la bataille de nuit. Pas de bruit; à peine quelques détonations sourdes. Mais la longue arête de colline qui borde au nord la rivière de l'Aisne se détache en masse noire sur le ciel de la nuit d'été, et la ligne droite qui borne l'horizon d'un trait net, c'est la ligne de bataille, la fameuse ligne du Chemin-des-Dames. Sur ce vaste front d'une trentaine de kilomètres, du plateau de la Malmaison au plateau de Craonne, on dirait un feu d'artifice grandiose au soir de quelque réjouissance populaire. Des fusées nombreuses, pressées, multicolores, font dans la nuit des traînées d'étincelles, et, balancées par le vent sous leur parachute de soie, des flammes blanches, rouges et vertes, oscillent comme des lampes suspendues; des éclairs s'allument brusquement et des panaches de fumée vont s'élargissant dans une clarté lunaire. Mais le soldat averti par la dure expérience de trois années de guerre, est peu sensible à ce pittoresque. Il sait que les fusées jaillies précipitamment trahissent l'inquiétude de malheureux menacés d'une attaque; il sait que les fusées de couleur sont des appels, des supplications désespérés à l'adresse des batteries de barrage; il sait- surtout que ce

spectacle de féerie éclaire d'une lueur ironique et sinistre l'horreur des écrasements de chair dans la boue. Mais l'expérience du passé qui enlève à l'homme toute illusion l'a trompé pour l'épreuve à venir. Et à mesure que l'imminence du danger et du sacrifice offert grandit avec les pas que l'on fait, la sensibilité s'é mousses par degrés, et, en présence de l'inévitable, dans le cœur de chacun l'appréhension douloureuse fait place à l'acceptation résignée. Quand les unités sont parvenues à leurs divers points de stationnement pour le reste de la unit, malgré la menace attestée par de récents trous d'obus, ces hommes qui entrent dans la bataille ne manifestent d'autre souci que celui de trouver une bonne place pour dormir.

Dans la nuit du 23 au 24 juin, le 269<sup>ème</sup> fait sa relève, bataillon de Chalain dans le C. R. Douille, bataillon de Beaumont en réserve de quartier dans le ravin d'Ostel. Le régiment est accroché là pour un mois entre le Chemin-des-Dames et la rivière de l'Aisne. Le régime comportera une alternance de 6 jours en ligne pour 6 jours de réserve.

La position de réserve n'est pas un repos. Partout on reçoit des obus à Soupir, à la Cour-Soupir, à Ostel. Mais le ravin d'Ostel est un point de concentration pour l'artillerie allemande. Là, les hommes vivent le jour dans des carrières et des abris dans le vacarme perpétuel des éclatements d'obus. La nuit, ils font des transports de matériel vers les lignes et rétablissent les hoyaux éboulés, malgré les barrages allemands. Ceux qui cantonnent dans la caverne obscure et puante de la Cour-Soupir sont soumis au même régime. Ceux du village de Soupir travaillent sur la deuxième position vers la croix sans tête.

En ligne, le 6<sup>ème</sup> bataillon relève dans le C. R. de l'Épine, le 5<sup>ème</sup> bataillon dans le C. R. de la Douille. Un centre de résistance au Chemin-des-Dames, celui de la Douille par exemple, c'est un espace carré d'environ 500 mètres de côté, coupé dans le sens de la longueur par deux boyaux. Les deux boyaux assurent les communications à couvert, mais d'une manière précaire, car les barrages allemands les ont comblés par endroits. Dans la tranchée de première ligne veillent la moitié de l'effectif de chacune des deux compagnies engagées. Dans la deuxième tranchée s'abritent comme ils peuvent, sans confort ni sécurité, l'autre moitié de ces deux compagnies et les deux P. C. Les troisième et quatrième lignes sont occupées par la compagnie de réserve et le P. C. du bataillon. Dans tout cela peu d'abris, aucun à l'épreuve du 150, sauf peut-être l'unique abri bétonné abandonné par le boche. On vit là sous une perpétuelle menace, et le péril est aussi redoutable dans la quatrième ligne que dans la première. Tous les gradés, du caporal chef d'escouade au chef de bataillon commandant le C. R. sont là pêle-mêle avec leurs hommes. Le colonel Rosset, dont le bureau est quelque part, un peu à l'arrière, au fond d'un puits, vient tous les jours visiter les deux C. R. qui relèvent de son commandement. Il va d'une démarche lente, égale, un peu balancée. Il évite les P. C. afin de ne pas troubler les officiers dans leur repos. Il parcourt les lignes. Elles sont encombrées d'hommes couchés tout au long. Il les enjambe du mieux qu'il peut. Mais parfois des mottes de terre roulent sous la main qui prend appui, et le dormeur tiré brusquement de son lourd sommeil sans rêve, regarde tout surpris passer au-dessus de lui la figure pâlie et les yeux bleus du colonel.

Ce tableau représente la vie quotidienne du régiment pendant un mois. Il faudrait le compléter par celui des relèves périodiques sous les barrages, et par la description des combats d'artillerie. Les pertes ne furent pas trop élevées : 34 tués, 103 blessés, 1 disparu. Mais chaque jour les 5 ou 6 batteries pointées sur le C. R. donnent avec violence, et ce « pilonnage » continu est déprimant. La journée la plus dure fut celle du 8 juillet. Le bombardement commença à 3 h. 30 avec une extrême violence, et fut immédiatement suivi d'une attaque sur le C. R. de l'Épine. Sur le C. R. de la Douille le bombardement continua jusqu'à 0 h. 30, et le 5<sup>ème</sup> bataillon eut : 15 tués et 33 blessés.

Le 23 juillet le 269<sup>ème</sup> quittait la région du Chemin-des-Dames pour aller au repos qu'il avait bien gagné. Après des étapes sur les routes de Villers-Cotterets, un voyage en chemin de fer, un séjour d'instruction dans la région de Villersexel, il faisait son entrée le 26 août sur la

terre d'Alsace.

### En, Haute-Alsace. (26 août 1917-28 janvier 1918)

Arrivé le 26 août en Haute-Alsace, le 269<sup>ème</sup> exécute des travaux d'organisation d'une deuxième position à proximité de ses cantonnements de Traubach-le-Haut, Buethwiller et Uberkûmen; puis assure les relèves dans le centre de résistance de Balschwiller, secteur des plus calmes, sans action importante d'infanterie; et cette situation reste la même jusqu'au jour de sa dissolution qui est prononcée le 20 janvier 1918; 5<sup>ème</sup> bataillon avec une partie de la C. H. R., mis à la disposition du G. Q. G.; 6<sup>ème</sup> bataillon avec l'autre partie passant au 226<sup>ème</sup> R. I.

Le drapeau du 269<sup>ème</sup> est transféré aux Invalides, emportant dans ses plis le souvenir de près de quatre années de guerre, au cours desquelles le régiment a fait preuve des plus solides vertus militaires.

Ses hauts faits de guerre et son moral superbe, malgré tant de souffrances et de pertes, sont dignes des vieilles traditions de son aîné, le 69<sup>ème</sup>, et ajoutent un rayon de gloire à la réputation des régiments de la 11<sup>ème</sup> division.